RESTITUTION DE SAINTE PHILOMÈNE

L'inscription que nous publions en tête de cet article (1) est la reproduction exacte de celle qu'il nous a été donné de vénérer à Mugnano del Cardinale, dans le royaume de Naples.

Que ne pouvons-nous aussi faire partager au lecteur l'émotion profonde qui saisit l'heureux pèlerin de sainte Philomène, quand, de ses yeux mouillés de larmes, il contemple ces trois humbles tuiles !

Ce sont elles qui, il y a bientôt quatre-vingts ans, ont révélé au monde *le secret du Roi*, comme parle l'Ecriture, et trahi le mystère jaloux dans lequel Dieu avait enseveli jusqu'alors le nom, les reliques et la gloire de sa vierge *Bien-aimée*.

Pour nous, qui savons qu'un seul cheveu ne tombe de notre tête sans l'ordre du Père céleste, nous ne pouvons admettre que le hasard ait seul présidé à cet événement.

Dieu n'abandonne point au hasard la glorification de ses saints ni la manifestation de leurs mérites. Il les suscite à leur heure providentielle, les nomme de leur nom prophétique ; puis, quand il a laissé ces âmes choisies, vraies fleurs du ciel, répandre dans l'Eglise le parfum de leur vie sainte, il les cueille pour l'éternité et leur donne dans le ciel leur parfaite floraison. Mais là ne s'arrête pas le rôle des saints. Dans la tombe même ils puisent une autre vie. Au moment précis voulu de Dieu, il les évoque de la mort ; leur tombeau s'éveille, s'illumine de gloire, il parle et devient une source féconde d'action sociale. Alors, cette voix, qui peut-être n'eût été qu'un faible bruissement aux jours de la vie « voyagère », comme on disait si chrétiennement autrefois, cette voix s'élève et va jusqu'aux extrémités de la terre.

Telle est l'histoire de sainte Philomène, tel est le sort fréquent des saints. Pour opérer ces grandes choses, Dieu dédaigne les moyens humains. Que lui a-t-il fallu pour réveiller notre sainte et la faire sortir radieuse des obscurités du tombeau ? Trois tessons de terre cuite et trois mots ! Mais ce fut assez ; le jour où Dieu voulut, ces trois mots, bégayés sur l'argile par l'humble fossor de la catacombe de Priscille, parcourront le monde et laisseront partout un sillage lumineux. Le peuple chrétien entendra ces trois mots de Dieu et il s'éprendra d'une sorte de passion pour celle qui fut nommée d'avance Philumena, *la Bien-aimée*, et qui devait l'être à un si haut degré.

Il devait arriver ce qui est arrivé. Dieu avait couronné sa martyre d'une telle auréole de miracles, que la piété des fidèles lui assigna aussitôt une place de prédilection. Mais il lui paraissait que c'était trop peu de ne savoir que le nom de cette inconnue si merveilleusement illustrée par Dieu. Dans les premiers transports de sa gratitude, elle poussa jusque sur la vie de notre sainte les élans d'une investigation trop enthousiaste pour être sûre. De là, de pieuses croyances, de poétiques légendes, que le courant de dévotion, qui s'est déterminé entre Mugnano et le monde entier, a eu bientôt portées au loin.

Nous nous inclinons respectueusement, mais sans la suivre, devant cette épopée naïve et passionnée. Nous imiterons en cela la discrétion de l'Eglise. Organe souverain de la vérité, l'Eglise détermine, en vertu de sa puissance suprême, les limites de l'orthodoxie ; mais inflexible sur ce point, elle use, comme l'a si bien mis en lumière l'éminent cardinal Newmann, à propos du culte de la sainte Vierge, elle use d'une très large condescendance, d'un respect absolu pour la liberté de chacun, tant que cette liberté s'exerce dans ces limites de l'orthodoxie. C'est ainsi que l'Eglise tolère les opinions individuelles en tant qu'elles n'altèrent pas l'intégrité du dogme.

Ces considérations ne sont pas inutiles pour expliquer l'attitude de l'Eglise à l'égard de la légende de sainte Philomène. Elle l'a tolérée sans la louer ni la blâmer, mais elle a usé d'une réserve absolue quand il s'est agi de l'adopter pour son propre compte, ainsi que nous le dirons plus loin en traitant de la rédaction de l'office de la sainte martyre.

Nous nous en tiendrons à la réserve de l'Eglise. Si quelqu'un nous reprochait cette prudence comme excessive, nous répondrions que loin, bien loin de nous, nous rejetons toute pensée d'imiter l'école janséniste, que nous avons ici même combattue naguère. Nous n'essayerons donc pas d'amoindrir, pour

(1) Planche I.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PLANCHE I. — INSCRIPTION DU LOCULUS DE SAINTE PHILOMÈNE AUX CATACOMBES
(Un septième et demi de la vraie grandeur.)

PAX TE CVM ILVMENA

PLANCHE II. — LETTRES COPIÉES SUR LES INSCRIPTIONS RETROUVÉES A POMPÉI

CHAPELLE DE SAINTE PHILOMÈNE

La chapelle de Sainte Philomène Mugnano, au royaume de Naples, qui contient sur l'autel la châsse de la Sainte, la pierre dont nous donnons un *fac-similé* ci-contre, et la fiole.

Cette chapelle peu connue est cependant comme le centre de ces innombrables lieux de pèlerinage qui ne cessent d'être consacrés à Sainte Philomène dans le monde entier et où s'accomplissent en notre siècle tant de miracles.

si peu que ce soit, le surnaturel, si merveilleux qu'il paraisse. Dieu l'a répandu et le répand encore chaque jour avec une large profusion et dans une infinité d'âmes pour la joie et la consolation de son Eglise. Mais aussi nous ne pouvons choisir de meilleur guide, dans le discernement du surnaturel, que l'Eglise romaine; et, s'il nous fallait, en cette circonstance, un bouclier impénétrable à toute attaque, nous n'en aurions pas d'autre que le bréviaire romain *que nous prenons pour seule base de cet article hagiographique.*

Aux âmes qui pourraient être affligées et déçues par la destruction d'une légende chère à leur piété, nous dirons : Quel plus bel hommage pouvons-nous rendre à Dieu que la vérité, la vérité toute seule, toute sainte, sans alliage aucun ? Quel encens plus pur peut monter aux pieds du trône éternel ? N'est-ce pas une souffrance pour une âme droite et délicate quand elle sent qu'il s'est glissé dans sa croyance quelque chose d'étranger à cette vérité, fût-ce pour essayer de l'orner et de lui rendre un culte ? Croit-on grandir les saints par des embellissements, jeux de notre imagination ? Et que sert de revêtir de ces étincelles éphémères ceux qu'inonde la gloire indicible des élus ?

Nous avons éprouvé nous-même cette souffrance et cette déception. Une voix bien autorisée nous a fait alors remarquer que, si l'examen scrupuleux de ce qu'il nous est donné de connaître de sainte Philomène ne conduit pas à ces détails un peu futiles qui ne rehaussent en rien la gloire de notre chère sainte, combien plus précieuses, aux yeux d'une foi éclairée, sont les données vraies qu'il nous révèle ! Nous avons été frappé de la nécessité de restituer à sainte Philomène ses traits défigurés par la légende, nous avons pris cette résolution à Mugnano même, dans l'intérêt d'abord de l'Eglise, dont l'honneur nous est cher avant toute chose ; en même temps que nous voulons rendre à notre illustre martyre l'hommage le plus digne de sa gloire, la vérité.

Elle est certes assez glorieuse, cette vérité. Ecoutons-la telle que l'Eglise l'a condensée dans la brève leçon du bréviaire romain, à l'office propre de sainte Philomène.

Au 2e nocturne, leçon IV (1).

« Parmi les sépulcres de martyrs que l'on « découvre encore au cimetière de Priscille, « sur la voie Salaria, se trouve celui où avait « été déposé le corps de sainte Philomène, « ainsi qu'on pouvait s'en convaincre par « l'inscription du tombeau apposée sur trois « dalles de terre cuite. Mais, bien qu'on y ait « trouvé la fiole de sang et qu'on y ait cons- « taté d'autres signes du martyre, *il reste à « déplorer que la vie de la sainte, les actes « et le genre de son martyre soient de- « meurés cachés.* »

Voilà donc tout ce que l'Eglise accepte officiellement de l'histoire de sainte Philomène.

Tout cela, et c'est déjà beaucoup, nous espérons le montrer tout à l'heure ; mais rien de plus. Ainsi, dans le langage qu'elle adresse solennellement aux fidèles, rien de la prétendue origine royale de notre sainte, rien de sa vie ni de son refus d'épouser Dioclétien, rien des divers supplices, entremêlés de miracles éclatants, qu'elle aurait subis avant d'aller recevoir la couronne, rien en un mot des actes de son martyre dont l'Eglise est d'ordinaire si fière ; au contraire, l'Eglise déplore que personne, sur ces points mêmes, ne sache rien de plus que ce qu'elle a consigné. Elle affirme seulement ce qu'elle a lu aux catacombes, la fiole, les autres signes de martyre constatés sur l'inscription. C'est dans ces limites qu'elle a entendu sciemment restreindre ses affirmations. Merveilleuse sagesse de l'Eglise romaine, sans cesse assistée d'en haut et retenue au milieu des élans de la plus vive dévotion dans une si exacte vérité ! Rien ne viendra apporter la plus légère rectification à une seule de ses paroles, ni la science sacrée des catacombes, ni les investigations de la critique la plus sévère et parfois hostile dont les saintes nécropoles ont été l'objet depuis un demi-siècle.

En restituant à sainte Philomène son caractère historique tel qu'il ressort de faits indiscutables, interprétés d'après l'enseignement de l'illustre commandeur de Rossi, nous rendrons donc indirectement gloire et justice à l'Eglise romaine. Ce but atteint nous suffirait ; mais en débarrassant la gracieuse figure de notre sainte des surcharges dont une piété naïve avait cru la parer sans se douter qu'elle en voilait la véritable grandeur, nous espérons la montrer ce qu'elle est en réalité, plus sympathique et plus attrayante encore.

Nous ne prenons, dans cette étude, d'autre guide que le bréviaire romain.

Nous laissons systématiquement de côté toute légende qui n'y est pas admise (1).

(1) Les trois premières leçons du 1er nocturne sont du commun des vierges martyres, tirées du livre de la Sagesse. Elles ne s'appliquent donc à sainte Philomène que par les traits généraux communs à toutes les autres vierges martyres. Les Ve et VIe leçons ont trait au culte de la sainte, la IVe a donc seule une importance historique. Les leçons du dernier nocturne sont aussi communes. Tirées d'une homélie de saint Augustin, elles ont trait à l'imitation des vertus des martyrs.

(1) La légende de sainte Philomène, bien loin d'être admise au bréviaire, en est formellement rejetée. Quand on dit : « Il est à déplorer de rien savoir de plus », c'est bien marquer que tout ce qu'on prétend savoir en plus n'est pas fondé. Notre thèse, à nous, n'est pas de savoir *plus* que ne dit le bréviaire, mais de savoir ce qu'il admet implicitement en disant qu'on

L'inscription du *loculus* que nous donnons plus haut sera le seul document que nous invoquions. Nous tâcherons d'y lire :

1° Le nom exact de la sainte martyre ;
2° Son âge ;
3° Sa condition sociale ;
4° Son martyre ;
5° L'époque où elle vécut.

Tels sont le but, le plan, la méthode et la division de ce travail.

I

NOM DE SAINTE PHILOMÈNE

FILVMENA, tel est le nom gracieux et doux dont Dieu avait marqué d'avance cette enfant prédestinée.

Grec d'origine, à peine latinisé, comme cela se faisait si souvent à cette époque, ce nom n'est autre que le participe féminin φιλουμενη, la bien-aimée.

Les noms que Dieu donne, dit Bossuet, opèrent par le fait la réalité même de la chose signifiée. Tu es Pierre, dit Notre-Seigneur à Simon : Simon devient Pierre, la pierre fondamentale de l'Eglise. Prenons un exemple moins miraculeux. Josué, nommé de ce nom prophétique (Sauveur), est en effet suscité pour sauver Israël du désert et préfigurer le Sauveur véritable en introduisant le peuple de Dieu en terre promise.

Ce nom de Filumena convient donc merveilleusement à notre martyre. Suscitée dans des vues providentielles, qu'il est peut-être encore difficile de démêler, pour rayonner, dans la suite des temps, un charme si attrayant que peu de saints ont reçu un culte aussi passionné, elle a été, dès l'abord, appelée la bien-aimée.

Tel est le sens évident de ce nom, au point de vue grammatical ; tel est, qui plus est, le seul sens plausible au point de vue de l'application mystique qu'on en peut faire. Scinder Filumena, en deux mots, pour lui faire signifier *filia luminis*, fille de la lumière, c'est, à coup sûr, une énormité philologique qu'on ne peut pas respectueusement prêter à une révélation divine. Jamais le mot *filia* ne s'est contracté de manière à donner *fi* ; quant à *lumena*, s'il devait se rattacher au mot *lumen*, lumière, il aurait nécessairement revêtu la désinence des adjectifs. Au reste, le mot *lumen*, dans le sens de lumière de la foi, paraît avoir été bien moins employé que le mot *lux*, son synonyme dans l'origine. Les catacombes donnent très peu d'exemples du premier et d'innombrables du second. Le premier semble employé surtout dans la langue de la poésie ; le second, dans la prose énergique des inscriptions et de la langue liturgique. Nous avons une preuve de cette préférence dans les parties anciennes de l'office des morts, à qui la récente découverte de la coupe de Podgoritza semble donner une si haute antiquité.

Si donc on eût voulu exprimer l'idée de la lumière des âmes dans le nom de sainte Philomène, il est plus probable qu'on eût employé le mot *lux* ou ses dérivés. Il en existe un très illustre exemple pour l'époque même où dut vivre notre martyre, c'est le nom de *Lucina*, sous lequel se cachait un nom glorieux aux yeux du monde, celui de la noble Pomponia Græcina, la coadjutrice de saint Pierre.

Lucina, ou quelque chose d'approchant, voilà donc le nom que notre sainte eût porté, vraisemblablement, si son nom avait dû exprimer une allusion à la lumière mystérieuse de la foi.

D'ailleurs, si le nom de Filumena devait être interprété selon le sens de ces prétendues révélations, il eût été évidemment isolé dans son type. Or, sans grandes recherches, nous en avons trouvé plusieurs autres exemples qui nous serviront dans une autre partie de cette thèse.

Nous citerons celui d'un affranchi, *Filumenus Varronius*, relevé par Perret au musée du Vatican, et qui provient, je crois, des cryptes vaticanes elles-mêmes. On trouve encore, à la paroi X du musée du Vatican, l'inscription d'un autre *Filumenus*, sans désignation précise d'origine, mais, à coup sûr, postérieur à notre sainte.

Ces deux noms, qui sont des formes mas-

ne connait que l'inscription, son texte, ses symboles, la fiole et le lieu du tombeau.

Nous ne faisons que développer la leçon du bréviaire ; les prétendues révélations, au contraire, innovent d'une manière parfois étrange, si je n'ose dire plus. Un dernier argument historique, c'est que, même en supposant la destruction des actes du martyre de sainte Philomène, la paix de l'Eglise rendue peu d'années après cette persécution aurait permis de les reconstituer. Cette réparation aurait eu lieu inévitablement comme pour tant d'autres moins extraordinaires que n'eussent été ceux-ci. Si donc aucune trace, aucun souvenir n'en a survécu dans la mémoire et le culte des fidèles, c'est bien que réellement ou le martyre n'a pas été aussi éclatant qu'on veut le dire, ou qu'il n'a pas eu lieu sous Dioclétien.

En vain a-t-on insinué que le tribunal du saint-office, en accordant l'*imprimatur*, avait accordé comme une manière d'approbation ; rien n'est moins exact. Le tribunal connait des questions d'hérésie. Or, des erreurs historiques ne rentrent pas dans sa compétence, voire même de prétendues révélations, du moment qu'elles ne sont pas offensives des oreilles pies ou entachées d'erreurs dogmatiques. La preuve que l'Eglise n'a rien approuvé par ce jugement du saint-office, c'est que cette décision fut rendue en 1833 ; la rédaction du bréviaire n'eut lieu qu'en 1852, et il est impossible de se méprendre sur le sens de cette rédaction.

Ces révélations sont d'ailleurs contredites tout autant par l'archéologie sacrée que par les impossibilités historiques qu'elles contiennent.

culines de Filumena, prouvent suffisamment que ce nom était usité, aux premiers siècles, parmi les chrétiens.

II

AGE DE SAINTE PHILOMÈNE

Rien ne l'indique, sinon l'exiguïté de son *loculus* et les proportions délicates de ses précieux ossements. Quant au petit volume de la tête, il n'indiquerait rien de positif dans cette région des catacombes où la grande humidité a réduit souvent les os minces, et surtout ceux du crâne, en une sorte de pâte friable où les parties très dures ont seules persisté. C'est cette poudre, qui est mêlée à la cire des Agnus, qu'on dit : *pastæ martyrum*,

Cette double indication peut très bien faire admettre l'âge de la première adolescence : douze ans environ. On sait que cet âge, qui est pour nous presque l'enfance, est encore pour la race italienne l'âge nubile chez les femmes. Il n'exclut donc nullement le mérite de la virginité vouée. On a maint exemple de vœux de ce genre ; ceux de sainte Agnès et de sainte Cécile sont trop connus pour insister.

III

SA CONDITION SOCIALE

Qu'était donc, aux yeux du monde, cette jeune vierge ? Son nom de Filumena nous conduit aux inductions suivantes.

Ce n'est ni un *nomen* dans le sens de nom gentilice, c'est-à-dire propre à une famille, à une *gens*, comme celui de sainte Cécile, ni un *agnomen* ou nom d'alliance, ni un *cognomen* servant à désigner une branche ou un individu dans une famille.

Ce nom n'implique donc aucune illustration, aucune noblesse selon le monde ; bien loin d'être un nom de princesse de royale naissance, comme le veulent les prétendues révélations, ce n'est même pas un nom de baptême chrétien comme on en rencontre parfois, tels que Spes, Ἐλπίς, Irene, c'est tout simplement un humble *prænomen* indiquant une enfant de très petite condition et plus vraisemblablement encore une de ces esclaves auxquelles il était d'usage de donner des noms grecs.

En effet, les deux exemples que nous avons cités plus haut semblent confirmer cette interprétation. L'un de ces Filumenus est un esclave affranchi ; l'autre paraît être un simple artisan en bronze.

L'extrême pauvreté de cette tombe fermée par trois misérables tuiles, la simplicité de cette inscription peinte bien grossièrement au minium, sont autant de confirmations de notre hypothèse, car nous n'avons absolument aucun autre indice. Mais il est certain que si notre chère sainte avait appartenu à une famille même modeste, son tombeau aurait été entouré de plus de soins ; combien plus si, noble rejeton de sang royal, elle avait subi le martyre pour avoir osé préférer le divin Epoux des vierges à l'alliance d'un César romain ! L'Eglise eût été la première à mentionner une particularité aussi brillante et aussi honorable pour la martyre. Et qu'on ne prétende pas que l'égalité chrétienne n'admettait pas qu'on évoquât sur une tombe des souvenirs aristocratiques. L'égalité chrétienne agit autrement que l'égalité révolutionnaire ; celle-ci ne sait qu'abaisser et détruire, celle-là relève les petits et les humbles. La Révolution ne sait qu'imiter ce vieux Romain qui abattait les têtes des pavots qui dépassaient les autres. L'Eglise, au contraire, par la bouche de saint Paul, rappelle au riche Philémon qu'il est de son devoir de recevoir son esclave fugitif Onésime « non plus comme un simple esclave, « mais comme celui qui d'esclave est devenu « l'un de nos frères bien-aimés, qui m'est cher « à moi en particulier et qui vous le doit être « encore beaucoup plus et selon le monde et selon le Seigneur. » Au lieu d'enivrer les petits par la pensée d'une égalité agressive et révoltée, l'Eglise a plutôt enseigné aux orgueilleux du monde que l'âme de leur esclave était sœur de la leur, investie d'une même royale espérance dans le sang du même Rédempteur. Et, tandis qu'elle disait à Philémon le riche qu'Onésime l'esclave était devenu son frère en Jésus-Christ, elle lui renvoyait le rebelle repentant.

D'ailleurs, pour revenir à notre sujet, l'Eglise, dont la discipline pour les inscriptions était si sévère aux catacombes, n'y a-t-elle pas inscrit les noms les plus sonores et les plus illustres à côté de simples esclaves ? On y trouve en grand nombre des membres de la famille impériale Flavienne. Notre sainte aurait donc eu son inscription comme ceux-là si sa naissance l'avait faite telle.

Enfin, comment expliquer cette famille royale règnant en Grèce aux temps de l'empire romain et sous Dioclétien, alors que l'empire avait déjà, depuis un demi-siècle, nivelé sous la honte et la tyrannie les nationalités elles-mêmes ? Tous ces détails font violence à l'histoire la plus positive, sans que même nous voyions quel profit peut en revenir à la gloire de notre martyre. N'apparaît-elle pas plus douce et plus touchante encore inaugurant à Rome, dans la condition la plus infime de l'existence, les fiançailles mystiques de l'Agneau ? Qu'est-il besoin de chercher à re-

hausser l'épouse du Christ, en lui faisant rejeter l'alliance d'un Dioclétien? Cette humble enfant n'a-t-elle pas méprisé le monde entier en se donnant à Jésus-Christ, et l'immortelle couronne de celle que Dieu a jugée digne de mêler son chaste sang à celui de l'Agneau, n'efface-t-elle pas l'éclat passager des fragiles diadèmes de la terre ?

IV

SON MARTYRE

Le bréviaire parle d'abord de la fiole de sang. C'est, en effet, la seule preuve positive, irrécusable du martyre, quand l'inscription ne le mentionne pas. A l'extrémité du locus se trouvait, en effet, engagée dans le ciment, la précieuse petite fiole remplie de ce sang versé pour Dieu. Mais le bréviaire ajoute qu'on y a constaté d'autres signes de martyre; ce sont les instruments de supplice : deux flèches et une javeline que nous voyons peintes au milieu de l'inscription. Ce n'est pas sans un sentiment de tendre pitié qu'on les voit retracées sur la tombe d'une enfant. Mais quelle glorieuse déposition l'Eglise a-t-elle ainsi consignée sur cette tombe! Quelle sublime poésie dans ces cruels engins entrecoupant, comme les sanglots de la douleur inhérente à l'humanité, la sérénité inaltérable de ce souhait de la paix suprême : *Pax tecum, Filumena!*

L'Eglise a touché à peine cette tuile, mais, comme tout y est dit, et de quelle manière! On y sent, tout ensemble, et l'atrocité de la torture infligée à ce corps débile et l'inébranlable constance de la vierge. Cette inscription paraît vraiment radieuse, ainsi parsemée d'instruments de supplice, des palmes du triomphe, des ancres de l'espoir et de la délivrance!

Mais, reprenons notre examen archéologique.

Le fac-similé (planche I), que nous avons emprunté aux sources officielles, et comparé nous-même, pour plus de sûreté, à celui du palais de Latran et à l'original de Mugnano, révèle, au premier abord, plusieurs inexactitudes très graves, qui ont échappé dans le fac-similé devenu populaire en France, avec le livre si plein de charmes d'ailleurs, et de délicates pensées, qu'a publié M. L. Petit, sur le culte de sainte Philomène. Malheureusement, ce livre, écrit sous la seule inspiration d'une piété ardente, manque absolument de critique. Il accepte trop naïvement des révélations qui ne soutiennent aucun examen. Voilà pour la partie historique. Pour la partie de piété proprement dite, rien n'égale la fraîcheur de sentiment avec laquelle il a été écrit. Que l'auteur veuille bien me pardonner de m'être souvenu du vieil adage : « J'aime Platon, mais j'aime plus encore la vérité. »

Les inexactitudes que nous rétablissons ici portent principalement sur une ancre transformée en un *flagrum* imaginaire, une javeline absolument défigurée et un lis inventé à peu près de toutes pièces.

Nous parlerons de chacun de ces objets en son lieu.

Pour interpréter cette inscription, il faut d'abord rétablir l'ordre logique. Il est clair qu'il a été interverti dans le scellement des tuiles, la troisième a été mise à la place de la première. Ce manque de soins indique moins la précipitation de l'ouvrier que son ignorance des caractères d'écriture. Cet exemple n'est pas isolé. On a même trouvé des inscriptions scellées en sens inverse avec l'écriture renversée de haut en bas. Le peintre chargé de cette inscription n'était guère plus habile que le maçon chargé de la poser. On verra tout à l'heure les difficultés que nous a léguées l'inhabileté de son pinceau.

Quant au texte lui-même, pas de doute possible : *Pax tecum, Filumena! Pax tecum*, c'est l'acclamation des temps apostoliques. Nous y reviendrons en son lieu.

Viennent ensuite ce qu'on pourrait appeler les signes de sens général, les palmes et les ancres : enfin les signes propres du martyre de notre sainte. Un seul signe reste incertain et inexpliqué.

Pour la palme et pour la première ancre, point de difficulté; tout le monde est d'accord pour les reconnaître. Mais quant au sens qu'il convient de leur attribuer, il faut redresser l'interprétation qui en a été publiée en maints ouvrages de dévotion sur sainte Philomène.

Les révélations qui semblent dues uniquement à l'effet de l'imagination se sont inspirées de l'ancienne doctrine, qui avait cours parmi les hagiographes encore au commencement de ce siècle. Aujourd'hui, elle est définitivement abandonnée par tout le monde. Elle consistait à voir dans la palme et dans l'ancre des indices de martyre. La palme, c'est seulement le symbole du paradis et de la vie future; c'est la récompense, le prix du combat : *præmium vitæ æternæ*, comme parle l'Eglise. On la donnait aux vainqueurs de l'arène ; l'Eglise la donne à ses enfants au sortir du stade de la vie. Dans ce sens large, la palme est aussi bien placée sur la tombe des simples fidèles que sur celle des martyrs; aussi l'y voit-on un très grand nombre de fois.

L'ancre est un symbole de même nature; c'est celui de l'espérance, qui soutient dans la traversée périlleuse, et de l'abordage aux rives éternelles. Ces signes avec la colombe apparaissent les premiers dans la langue hiératique des catacombes ; ils paraissent avoir été

préférés surtout au cimetière de Priscille. On les y retrouve sur une infinité d'autres tombes et parfois répétés sur la même ; telle est celle d'une autre chrétienne dont l'inscription est entremêlée d'une ancre et de deux palmes : *Spes, pax tibi.* Cette inscription, reproduite au musée de Latran, est au même titre que la notre une des plus archaïques de cette riche collection. Elle provient également du cimetière de Priscille et a été tracée très probablement par la même main. Ici l'artiste a répété deux fois la palme auprès de l'ancre ; dans l'inscription de sainte Philomène, deux fois l'ancre à côté de la palme ; c'est le même procédé. Cette inscription nous est très précieuse pour éclairer la nôtre, notamment sur le point de la répétition de l'ancre.

Nous avons indiqué le sens usuel de l'ancre sur les tombes chrétiennes. Ici rien n'avertit qu'il faille s'écarter de la grand'route et prendre un chemin de traverse, pour me servir d'une comparaison de Bossuet. Il faudrait évidemment des raisons particulières qui font défaut pour interpréter ce symbole autrement que sur les tombes voisines.

L'hypothèse qu'on a émise que sainte Philomène aurait été précipitée dans le Tibre, attachée à une ancre, est absolument insoutenable en l'absence d'aucune autre preuve positive. Si ce genre de martyre avait dû avoir lieu, il est même probable qu'on eût préféré à une ancre coûteuse, quelqu'un de ces gros poids de silex noir que la tradition romaine a conservés en grand nombre, précisément comme les instruments de ce genre de martyre, et qui sont exposés à la vénération des fidèles enchâssés dans les murailles des basiliques, notamment dans celle de Saint-Etienne le Rond.

L'autre ancre est représentée sur la seconde tuile sous les mots : *Pax te*, et au-dessous de la palme avec laquelle elle se confond en partie. M. Petit, qui l'a cotée sous le n° 2 de sa planche, y a vu un *flagrum*, sorte de fouet formé d'une lanière et de balles de plomb dont on flagellait les esclaves rebelles ; sous l'influence de ce préjugé, il a mal reproduit l'original. Il a représenté comme massives les sphères des deux extrémités, qu'il prenait pour des balles de plomb, tandis que sur l'original elles forment des anneaux très nettement évidés et en tout pareils à ceux de la première ancre.

Le supplice de la flagellation par les terribles *plumbatæ*, qui faisaient voler les chairs en lambeaux, n'était pas rare en effet. Les actes des martyrs en font souvent mention ; mais cela n'est pas une preuve dans le cas présent. D'ailleurs, si les *plumbatæ* avaient la forme du *flagrum* des esclaves, ce qui est vrai, elles n'auraient point eu la forme qu'on a voulu leur donner dans ce prétendu facsimilé.

C'était au contraire une sorte de fouet à plusieurs brins, pareil à la discipline usitée encore dans certains monastères. Aux extrémités des chaînes ou des lanières étaient fixées des boules de plomb ou de bronze, parfois hérissées de pointes ; le tout était fixé à un manche assez court qui servait de poignée. Tel est le type reproduit d'après des monuments païens, dans le *Dictionnaire des antiquités romaines* de Rich ; telles sont aussi les *plumbatæ* que nous avons vénérées dans le musée chrétien du Vatican. Celles-ci ont été trouvées dans le *locus* d'un martyr à la catacombe de saint Calixte. Or, rien ne rappelle moins cet objet que la figure qui nous occupe.

Il suffit d'avoir vu quelques représentations de l'ancre pour la reconnaître ici au premier coup d'œil, bien que la forme en ait été légèrement altérée par le défaut d'espace qui a visiblement gêné le peintre. Cette seconde ancre est en quelque sorte une de ces redites auxquelles se plaisaient les épigraphistes des catacombes. De là la place secondaire et sacrifiée qui lui a été donnée ; on n'eût pas manqué de lui en réserver une plus importante, si elle avait dû signifier une phase spéciale du martyre. On remarque en outre que si l'on rétablit l'ordre des tuiles tel qu'il était quand elles furent peintes, la première ancre forme avec la palme un encadrement qui a été reproduit symétriquement sur la troisième tuile, où l'autre ancre forme avec la flèche un ornement du même genre.

Les véritables signes de martyre sont les deux flèches et la javeline.

On a cru y voir trois supplices différents ou comme trois étapes du même martyre. Rien ne porte à le penser ; la répétition d'un même signe, souvent sous des formes différentes, est familière à l'antiquité chrétienne. Nous l'avons nu pour l'ancre et pour la palme. L'Eglise a aimé cette naïve redondance dans ses hiéroglyphes, d'ailleurs si sobres ; combien plus quand il s'agissait des glorieux témoignages des souffrances des martyrs !

Il serait également puéril d'arguer de la disposition alternée des flèches pour en déduire plusieurs supplices réitérés, et surtout le miracle des flèches revenant frapper les bourreaux. Rien ne peut autoriser cette supposition. N'ajoutons donc pas ces misérables paillettes d'or faux à la vraie gloire que l'Eglise a consignée dans la solennelle déposition inscrite sur cette tombe. Une seule chose est clairement indiquée : sainte Philomène a subi un supplice analogue à celui de saint Sébastien. Les flèches le prouvent. On peut d'ailleurs comparer les flèches représentées sur notre inscription avec celle absolument semblable qui est conservée dans le trésor

de la basilique de ce martyr sur la voie Appienne. Quant à la javeline, c'était une arme de guerre et de chasse; elle complétait l'équipement du soldat ; elle était lancée à la main. Sainte Philomène a été très vraisemblablement criblée de ces traits. A moins que cette javeline n'indique cette sorte de lance que Néron faisait planter en manière de pal sous le menton des martyrs pour les forcer à montrer à cette plèbe avide du spectacle des souffrances, les plus intimes nuances de l'angoisse physique sur ces fronts augustes. Voilà tout pour le martyre de notre sainte, sinon peut-être un dernier signe marqué entre les mots *cum* et *fi* de la troisième tuile. Nous l'avouons, l'interprétation de ce signe est encore à donner.

Le docte abbé Martigny, dans son *Dictionnaire des antiquités chrétiennes,* propose d'y voir une torche. En effet, beaucoup de martyrs ont été torturés par le feu, spécialement pendant la persécution de Néron. Un témoin oculaire, le païen Sénèque, dans l'épître XIV à Lucilius, citée par dom Guéranger, rapporte avec admiration les détails affreux de ce supplice et célèbre la constance des martyrs.

« Ce n'est rien cependant, dit-il en par-
« lant des douleurs ordinaires de la vie, si on
« le compare à l'action du feu sur les mem-
« bres, au chevalet, aux lames ardentes,
« au fer parcourant de nouveau des blessu-
« res à demi fermées pour les rouvrir et les
« creuser plus avant. Quelqu'un a cependant
« souffert tout cela et n'a pas poussé un gémis-
« sement. Je ne dis pas assez, il n'a pas
« même imploré de relâche, que dis-je? il
« n'a pas même daigné répondre au juge.
« Plus encore, on l'a vu sourire, et son sou-
« rire était de bon cœur. Après cela, dis-moi,
« ne te sentirais-tu pas porté toi-même à te
« rire de la douleur? »

Est-ce à dire cependant que ce soit une torche que nous devions voir sur notre inscription? Les torches antiques étaient en général plus longues, formées soit de deux brins enroulés, soit de lattes reliées en cornet et contenant de la poix et des étoupes. Dans celle-ci, la hampe nous paraîtrait bien courte.

M. de Rossi, dont l'autorité serait si concluante, hésite à y reconnaître une palme d'une forme différente de l'autre. Nous citons ces deux opinions de personnages considérables en matière d'épigraphie.

Nous n'avons personnellement pour l'instant aucun élément qui nous permette de risquer une autre interprétation, ni même d'adopter l'une ou l'autre. En tout cas, l'idée d'y voir le lis de la virginité n'a rien de solide. Les fleurs sont fréquemment peintes aux catacombes; elles symbolisent le paradis qui, en grec, παραδεισος, signifie jardin.

Nulle part, que nous sachions, on ne peut leur attribuer le sens restreint que leur a donné le symbolisme du moyen âge. Le faire, c'est commettre un anachronisme. Nous n'en voulons d'autre preuve que la légende très authentique de sainte Cécile. La virginité qu'elle a vouée au Christ et dont elle fait partager la gloire à Tiburce est symbolisée par des couronnes de roses parfumées et de couleurs variées.

Quoi qu'il en soit, ce signe a été tellement remanié et augmenté dans le singulier facsimilé de M. Petit, qu'on peut le dire presque improvisé de toutes pièces. On en a fait une fleur avec une longue branche recourbée et ornée de feuillages inventés. Nous n'aurions pas le courage d'arracher cette fleur si naïvement jetée sur l'illustre tombe, par la piété de l'auteur, s'il n'était à redouter qu'un jour cette interpolation vînt obscurcir une interprétation véritable et voiler peut-être une des gloires de notre martyre.

V

DE L'ÉPOQUE OU VÉCUT SAINTE PHILOMÈNE

Notre tâche est ici singulièrement facilitée par les considérations qui précèdent. Le terrain nous paraît déblayé des superfétations de la légende. Nous restons en présence des seuls faits dont il sera possible de tirer une date sinon rigoureusement précise, du moins assez approximative, pour attribuer sainte Philomène à la période apostolique.

Aucune date écrite n'a pu être relevée ni sur la tombe de sainte Philomène, ni sur aucune de celles qui l'avoisinent immédiatement. C'est le cas ordinaire où se trouvent les tombeaux anciens. Les dates sont très rares aux premiers siècles; ce n'est guère que vers le temps de la paix de Constantin qu'elles deviennent plus fréquentes. Mais la catacombe même de Priscille est une des plus anciennes de Rome, et, parmi les différentes régions de ce cimetière, celle où fut retrouvée notre martyre, est, à coup sûr, la première qui fut creusée.

Nous ne saurions trop insister sur le caractère archaïque de ce cimetière; on nous saura gré de mettre sous les yeux du lecteur deux passages : l'un de la Rome souterraine, où M. Allard a si bien reproduit l'enseignement de M. de Rossi, l'autre de dom Guéranger. Le lecteur comprendra toute l'importance qui s'attache à la constatation de cette haute antiquité.

Le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria Nova, dit M. Allard, fut, selon la tradition, créé dans la propriété du sénateur Pudens, contemporain et disciple des apôtres. Au centre de ce cimetière est la chapelle, connue sous le nom de

chapelle grecque, à cause de ses inscriptions; elle forme, selon toute apparence, l'hypogée primitif autour duquel tout le cimetière s'est développé, et il est probable qu'elle fut le lieu de sépulture de sainte Pudentienne, de sainte Praxède et des autres membres de la famille de Pudens. Cette chapelle et la région souterraine qui l'entoure ont tous les signes de la plus haute antiquité. Le style des fresques est tout à fait classique, et les sujets qu'elles représentent s'écartent du cycle ordinaire des peintures des catacombes. Les ornements en stuc sont très beaux et rappellent les monuments païens du meilleur temps. Les inscriptions, souvent peintes en vermillon sur les tuiles des *loculi*, forment une famille à part, antérieure, elle aussi, à l'époque où l'épigraphie chrétienne revêtit sa forme définitive; elles sont très laconiques, le nom seul, quelquefois la salutation apostolique *pax tecum*, souvent le symbole de l'ancre. Celles qui sont gravées sur le marbre ou la pierre présentent de très beaux caractères tout à fait classiques. L'une d'elles est l'épitaphe d'un Titus Flavius Felicissimus, ce qui reporte, comme nous le disions tout à l'heure, à la fin du premier siècle. Enfin, la principale crypte de la catacombe n'est pas creusée dans le tuf, mais régulièrement bâtie, ses murailles ne contiennent aucun *loculus*, et elles étaient destinées évidemment à n'abriter que des sarcophages. Ce sont là des signes d'antiquité, car tous ces caractères tranchent sur l'uniformité des cimetières chrétiens, tels que les fit le IIIe siècle; ils indiquent une époque antérieure au système d'architecture qui prévalut alors, et confirment la date assignée par la tradition au cimetière de Priscille.

« Le cimetière de Priscille, ajoute le savant abbé de Solesmes, dans la région que M. de Rossi a reconnue pour être le centre où se trouvaient les tombeaux des Pudens, offre une famille d'inscriptions qui remontent, comme celles du cimetière Ostrianum, à l'origine du christianisme dans Rome. Là aussi, les noms sont posés avec une modestie remarquable. Le style de l'épigraphie chrétienne, qui commence à se caractériser vers le milieu du IIe siècle, n'apparaît pas encore. Sur une tombe on lit : *In pace*, mais sur un grand nombre est écrit : *Pax tecum* ou *Pax tibi*; l'ancre et la palme accompagnent souvent le nom. A la différence des inscriptions du cimetière Ostrianum, qui sont la plupart gravées sur le marbre, celles de cette région du cimetière de Priscille sont simplement peintes en minium sur les tuiles qui ferment les *loculi*. »

Nous devons ajouter cependant que M. de Rossi a découvert, dans cette crypte même, un marbre ayant les trois noms : Titus Flavius Felicissimus. Il est impossible de ne pas reconnaître ici un nouveau membre chrétien de la *gens Flavia*.

Ainsi, rien que le fait de la déposition de sainte Philomème dans la partie la plus évidemment antique de cette vénérable catacombe constitue une très grave présomption en faveur de la thèse que nous soutenons ici. En effet, on a bien pu enterrer ultérieurement de simples fidèles, par dévotion, dans le voisinage ambitionné de quelque martyr illustre; ainsi, des tombes vulgaires et récentes peuvent se trouver intercalées parmi d'autres plus anciennes, bien que l'exemple en soit rare à cause de la parcimonie avec laquelle les *fossores* utilisaient tout l'espace. Mais pour une martyre elle-même on ne comprendrait pas cette recherche du voisinage d'autres martyrs.

Sainte Philomène a donc été ensevelie à son rang, c'est-à-dire à la place qui était à prendre, quand on apporta son corps dans la catacombe. L'ancienneté du lieu de sa sépulture devient donc, par suite de cette considération, un argument positif qui fait rejeter pour notre martyre l'époque de Dioclétien et adopter résolument l'âge apostolique.

Mais poursuivons notre examen, l'étude des caractères intrinsèques de l'inscription va nous donner une confirmation décisive de cette première conclusion.

Ce qui frappe d'abord, c'est la forme des lettres. Leur type archaïque est éminemment spécial à cette période. Il suffit d'être un peu familiarisé avec l'épigraphie pour le reconnaître au premier coup d'œil. Mais pour convaincre plus facilement les lecteurs étrangers à cette étude, nous avons tenu à leur présenter un type de comparaison; c'est, du reste, la méthode de la *Roma sotteranea*, qui consiste a cherchier des points de similitude indéniables dans des monuments de date certaine. Quoi de plus précieux en ce genre que les inscriptions de Pompéi ensevelies comme l'on sait dans l'éruption de l'an 79? Pour rendre plus saisissante cette ressemblance, nous avons groupé dans le même ordre que dans l'inscription de sainte Philomène, des lettres pompéiennes reproduites aussi exactement que possible (planche II).

Par scrupule et pour éviter toute confusion, nous avons seulement omis le *F* de Filumena. L'exemple a été choisi à dessein non pas dans les inscriptions de luxe, mais dans celles du bas peuple : désignations des *insulæ* de la ville, enseignes de petites boutiques, voire même facéties, dont le vulgaire a aimé de tout temps à couvrir les murailles, tous ouvrages d'ouvriers communs et mal habiles. Le lecteur pourra aisément se convaincre, par la comparaison des deux inscriptions, de leur parfaite similitude. D'où il résulte clairement : 1° que l'inscription de sainte Philomène est

contemporaine de celles de Pompéi; 2° et qu'elle est l'œuvre de quelque humble artisan comme ceux que les pauvres pouvaient se procurer. Deux points également essentiels à notre thèse. Qu'on ne dise pas que le caractère de grossièreté de cette inscription devrait, au contraire, la faire attribuer à une époque plus récente par ce motif que l'art épigraphique, si beau à cette période, n'a fait que se corrompre pour se perdre presque complètement plus tard. Ce principe, qui est vrai pour les inscriptions gravées, doit être précisément renversé dès qu'il s'agit d'inscriptions peintes. Celles-ci ont été se perfectionnant dans une certaine mesure; celles-là au contraire, se sont détériorées de plus en plus: de sorte que, plus on approche de l'époque apostolique, plus les inscriptions peintes seront grossières comparativement aux belles inscriptions gravées de ce temps-là.

Passons maintenant à des considérations d'un ordre plus élevé. La formule même de l'épitaphe de sainte Philomène appartient essentiellement à la plus haute antiquité. Elle précède, en effet, toutes les autres formules, *in pace*, ειρ ειρηνη, *in pace depositus*, qui, plus tard, sont devenues de style en quelque sorte obligatoire. *Pax tecum*, c'est l'acclamation apostolique; c'est le salut évangélique que le Christ adresse aux apôtres après la résurrection; c'est celui que les apôtres s'adressent entre-eux, probablement en souvenir de leur divin Maître : c'est celui que la tradition met dans la bouche de saint Pierre et de saint Paul, au moment de se quitter pour aller au martyre (1).

L'argument tiré de cette formule achève de confirmer toutes les déductions précédentes, elles se prêtent ainsi un appui réciproque, et de leur ensemble résulte une certitude qui permet de tirer en toute assurance cette conclusion.

CONCLUSION

Voilà donc sous quels traits l'archéologie sacrée et le bréviaire romain lui-même, bien qu'il ne fasse qu'indiquer les éléments de la solution, présentent à notre culte cette gracieuse martyre

Une pauvre vierge bien obscure assurément, une esclave peut-être de la famille de Pudens, presqu'une enfant; mais cette enfant a entendu la bonne nouvelle de la bouche des apôtres, elle a été vraisemblablement disciple de saint Pierre, dont les relations avec Pudens sont si bien établies. Elle a eu l'honneur incomparable d'être avec les illustres vierges de cette famille, Praxède et Pudentienne, les chastes prémices de l'Eglise romaine. Elle a eu la gloire de livrer son corps délicat aux flèches des bourreaux, de subir peut-être, comme les innombrables martyrs des jardins de Néron, le supplice du feu, de répandre enfin tout son sang pour l'amour de Jésus-Christ.

Quoi de plus grand, de plus noble, de plus idéal, que cette frêle et charmante créature! Délicieuse et héroïque figure d'enfant, tout ce qu'on peut y ajouter de faux ornement ne peut qu'en voiler quelque charme. Son obscurité même, le silence qui s'est fait autour de son nom, l'oubli dix-huit fois séculaire de son tombeau, lui font une auréole mystérieuse et douce; sorte de nébuleuse plutôt qu'étoile scintillante, elle s'est levée sur l'horizon de notre temps, investie sans doute d'une mission providentielle. Nous laissons à d'autres meilleurs et plus autorisés, le soin de démêler le secret de l'adorable conduite de la Providence. Qu'il nous soit permis cependant, de remarquer ici combien il sied à notre humble martyre de conduire le glorieux cortège de ces humbles et de ces petits, selon le monde que Dieu semble s'être plu à glorifier de nos jours: Saint Labre, le mendiant du Colisée, sainte Germaine, la bergère de Pibrac, sainte Marie Alacoque, l'humble converse, la vénérable Taïgi, la pauvre ouvrière, le vénérable curé d'Ars, le plus simple des hommes. Quelle leçon Dieu a-t-il voulu faire entendre à notre siècle?

Mais notre tâche s'arrête ici. Disons seulement un mot du culte que sainte Philomène reçoit à Mugnano où reposent ses précieuses reliques.

Non loin de Nole et sur les premières pentes du Monte-Vergine, si célèbre dans tout le pays de Naples par le culte qui s'y rend à la Sainte Vierge sur un sommet toujours neigeux qui confine aux nuages apparait le bourg de Mugnano del Cardinale. Heureux coin de terre perdu au milieu de son éblouissante couronne de lauriers-roses toujours en fleurs, et de vignes aux pampres dorés inconnu naguère, il voit maintenant affluer de toutes les parties du monde d'innombrables pèlerins. C'est que mille grâces découlent de la châsse miraculeuse qu'abrite son église. Les guérisons y sont quotidiennes; l'huile même qui brûle dans les lampes d'argent suspendues devant cette châsse en a opéré de très merveilleuses.

Une vaste salle attenante à l'église est encombrée d'*ex-voto* de toutes sortes. Argent ou cire, offrandes du riche ou du pauvre, ces *ex-voto* proclament avec une même éloquence une même gratitude.

(1) La piété des fidèles, pour consacrer un souvenir si touchant, a gravé le salut d'adieu des apôtres sur un marbre que l'on rencontre non pas sans une vive émotion sur la voie d'Ostie qui conduit au tombeau de saint Paul.

Une élégante chapelle en marbre précieux, riche offrande d'un français, M. Annonay de La Grange, contient la châsse de sainte Philomène. Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas été assez heureux pour faire ce pèlerinage envié, aimeront à en trouver ici une reproduction. (planche III).

Vis-à-vis de la chapelle, de l'autre côté de l'église, est l'autel où l'on conserve la fiole du sang et l'inscription tirée des catacombes avec les reliques. La précieuse fiole, réduite en minces fragments, est conservée dans une riche monstrance en cristal de roche et en vermeil, toute couverte de topazes et d'améthystes. C'est le suprême hommage de cette vaillante reine de Naples, Marie-Sophie de Bavière, qui sut être plus grande encore dans son infortune que dans l'éclat du trône.

On a beaucoup parlé de changements prétendus miraculeux qui se seraient produits dans la châsse de sainte Philomène, et d'une beauté céleste qui se serait peu à peu répandue sur la figure d'ailleurs très imparfaite qui recouvre les ossements de la sainte. Le fait est que cette figure est toujours fort médiocre et peu digne d'un si précieux dépôt. Quant aux modifications survenues dans l'attitude de cette figure elles paraissent assez naturelles vu la fragilité même de cette statue en carton peint, creuse et surchargée de bijoux et de lourdes broderies.

La proximité du Vésuve, les frémissements perpétuels de cette terre volcanique expliquent assez les tassements qui se sont produits.

Une même observation est à faire au sujet de la fiole de sang. On a raconté qu'au moment où elle fut détachée du ciment de la tombe lors de l'extraction du corps saint, le sang contenu dans la fiole se serait subitement changé en pierreries de toutes sortes, diamants, rubis et émeraudes, qui varient encore d'aspect selon la dévotion plus ou moins grande des fidèles qui vénèrent la fiole, et qui laissent parfois apercevoir, au grand effroi des esprits superstitieux, quelques tâches noirâtres.

Voici la vérité : Ce n'est pas le sang de la martyre qui s'est ainsi métamorphosé, c'est la fiole elle-même, soumise pendant de longs siècles à l'action dissolvante de l'humidité, elle a subi le sort de tous les verres antiques qui ont été enfouis.

Le même phénomène se produit dans la plupart des tombes antiques, même les païennes. Le verre se décompose lentement, s'exfolie peu à peu ; de minces couches d'air s'infiltrent entre ces lamelles infiniment ténues et y produisent les mêmes reflets irisés et opalins que la nature produit dans la nacre, les perles fines et surtout l'opale.

Au moment donc où, dégagée de sa gaîne de ciment, cette fiole se réduisit en paillettes frisées, il ne se produisit qu'un phénomène purement naturel bien connu des antiquaires et qui s'est renouvelé devant nous-même en mainte circonstance.

Quant au vrai sang, recueilli à terre dans des linges ou des éponges selon la coutume des premiers fidèles, il se dessécha dans la fiole sous la forme de ces grumeaux terreux d'une teinte brun sombre qu'on observe au fond de presque toutes les fioles des martyrs. Ce sont précisément ces grumeaux qui apparaissent de temps en temps, selon qu'on penche le reliquaire dans un sens ou dans l'autre. Au lieu d'être l'objet de la panique des esprits peu éclairés, ce sont eux qui devraient être surtout vénérés, étant le sang même de la sainte martyre.

Il faut en tout ceci user d'indulgence, sans se scandaliser de ces naïvetés, et faire la part de l'imagination ardente de ces populations que notre glorieuse martyre a habituées pour ainsi dire au miracle permanent. Mais il est bon toutefois que ces faits soient ramenés à leur juste valeur. Sainte Philomène est assez riche en prodiges pour qu'on ne lui en prête pas aussi légèrement. Nous avons nous-même des motifs personnels de proclamer sa puissance, et c'est précisément dans un sentiment de profonde gratitude que nous avons entrepris ce travail de restitution.

Nous le dédions à la gloire de la bien-aimée martyre que nous désirons faire connaître davantage sous ses traits véritables, et à l'honneur de l'Eglise romaine qui a si bien su isoler au milieu de tous ces récits, la pure vérité qu'elle présente seule à la piété des fidèles.

Armand DONCŒUR.